

convaincre leurs membres qu'à cela il n'y avait rien à faire. Pourtant les ouvriers ont trouvé leur propre chemin, le même que préconisaient depuis longtemps les anarchistes polonais : « Ne quittez pas l'usine au moment de la grève. » Voilà le mot d'ordre pour la première fois jeté pendant la grève des ouvriers verriers à l'usine Hortensja dans la ville de Piotrkow. Pendant cinq semaines, ces ouvriers restèrent les maîtres de l'usine, y mangeant et y dormant. Cette grève eut un retentissement énorme dans tout le pays et, depuis ce temps, presque tous les mouvements de masse se passent de la même façon.

Au printemps dernier ont eu lieu des grèves de mineurs dans les entreprises « Klimontow » et « Mortimer », que les capitalistes étrangers avaient décidé de fermer et de remplir d'eau à cause du rendement insuffisant. Les ouvriers qu'on se disposait à abandonner à la mort lente avec leurs familles, sont alors descendus au fond des galeries et sont restés là, faisant la grève de la faim. Après dix jours, les capitalistes ont cédé et le gouvernement a déclaré qu'il ne permettrait pas la destruction de ces mines. C'est seulement quelque temps après, lorsque l'effervescence eut diminué, qu'il se démontra comment les capitalistes, tant que le régime est debout, parviennent toujours à leurs fins : les mines furent évacuées et noyées.

### DE LA MISERE A LA REVOLTE

Dans la Haute-Silésie, le pays des hauts fourneaux et des mines, le chômage est plus terrible que partout ailleurs. Sur trois ouvriers, un est sans travail. Sur les deux qui travaillent, le deuxième est employé un ou deux jours par semaine. Les chômeurs crèvent de faim. Les secours du gouvernement et de la commune sont presque nuls (un peu de soupe en hiver). L'unique moyen de vivre qui leur reste, c'est de faire l'assaut contre les trains de charbon ou bien de travailler dans les biedasryby (les mines abandonnées), revendant leur butin pour un prix minime. Dans les biedasryby on note chaque jour des accidents mortels.

Les statistiques officielles dénoncent 300.000 chômeurs. Mais ce ne sont là que les ouvriers des grandes villes et les travailleurs intellectuels. En réalité, il y a 750.000 chômeurs parmi les ouvriers industriels — et plus d'un million de paysans et d'ouvriers agricoles qui ne gagnent rien. Il n'est pas question de soutenir les chômeurs par des allocations. Le budget de l'Etat accusait l'année passée un déficit de 400 millions de zlotys. Cette année le chiffre sera encore beaucoup plus grand, malgré de formidables réductions dans les traitements des fonctionnaires et des instituteurs.

La révolte gronde dans les campagnes. Tout le pays est encore sous l'impression

des incidents derniers en Petite-Pologne. Là, les paysans de plusieurs dizaines de villages s'étaient révoltés contre le fisc et contre la police qui lui prêtait main-forte. Des bagarres sanglantes ont eu lieu : plus de 60 paysans tués, des centaines de blessés. Les soldats de la réserve ont été convoqués d'urgence et, jusqu'à ce moment, ils sont consignés en station dans les villes voisines. On a annoncé que, dans cette région, se propage une épidémie de choléra. Les hommes continuent à être réquisitionnés dans l'armée, loin du pays, bien que ce soit le moment des récoltes. Et parmi eux, il y a les frères et les fils de paysans tués sur le pas de leur porte de la maison familiale par les balles du gouvernement !

Le régime capitaliste en Pologne ne tient plus debout que par la force armée.

Un jour les ouvriers, au lieu de demander du travail aux capitalistes qui les exploitent s'empareront tous ensemble des moyens de production, des matières premières et des usines, et ils commenceront à fabriquer pour leurs besoins et ceux de toute leur classe, après avoir chassé les bourgeois, les policiers et les « fonctionnaires ». Jusque-là, ils n'auront que les miettes tombées de la table de leurs maîtres et des miettes de plus en plus rares. Et il leur faudra se battre pour en avoir, car la misère ira toujours augmentant.

(Août 1933.) E. ORB.

## L'architecture à l'exposition de l'art à Milan

Cette exposition est surtout consacrée aux Arts décoratifs et l'architecture n'y occupe qu'une place secondaire. Elle se divise en deux parties principales : le palais d'exposition et le parc rempli de nombreux pavillons. Lorsque, par le parc, on s'approche du palais, on contemple une suite d'arcades, de piliers et arcs pleins de force (ou leur imitation) qui ne portent qu'une terrasse légère aux grilles minuscules, derrière lesquelles les humains apparaissent écrasés par la majestueuse architecture. Les arcades en pierre sont collées devant une construction en brique dont un côté est droit et l'autre arrondi. De nombreux gardiens suppléent à la défectueuse distribution intérieure et vous apprennent que, malgré la température étouffante, vous devez remettre votre veston, pour trouver enfin à l'étage l'exposition que l'on verrait plus logiquement installée au rez-de-chaussée aux lieux et place de l'administration, du restaurant et annexes.

En entrant, l'attention est de suite attirée par le large emploi de la peinture murale. Est-ce mérite de la direction ou ordre supérieur (comme nous avons pu le voir en U. R. S. S.) ? En tout cas, l'idée, qui se manifeste partout, de collaboration entre architecture, sculpture et peinture est heureuse. La réalisation l'est moins. Signalons toutefois la réalisation de Campigli qui paraît indiquer une volonté monumentale dans sa technique.

La Galerie des peuples devait donner une revue de l'activité des Etats les plus importants. Avec beaucoup de photos, mais peu de plans, les formes sont très bien présentées, mais rien ne permet de connaître les causes, l'origine et le développement de ces formes. Le spectateur non averti est trompé en ce qui concerne l'activité respective de chaque pays. Par exemple, l'U. R. S. S. dont on connaît la prodigieuse activité dans la construction, est représentée par quelques photos et occupe un côté de panneau pendant que la Hongrie, sur l'autre côté de ce même panneau, a disposé un photomontage de centaines de vues, qui n'est pas un échantillon, mais presque toute son activité.

Au mur latéral de la Salle des Etats, sont exposées des constructions ordonnées d'après la destination des bâtiments. Les réalisations des Grands Maîtres présentées dans une autre salle permettent une étude de l'activité de chaque personnalité et montrent déjà mieux une évolution.

On cherche en vain quelques solutions aux problèmes d'urbanisme ou de colonisation. Pour l'habitation, l'exposition est située sous les arbres d'un magnifique parc. On y trouve beaucoup d'idées pratiques, même au point de vue technique, mais il n'y a guère d'architectes — sauf Griffini et ses associés — dont l'œuvre montre les traces d'une recherche s'inspirant des grandes nécessités économiques et sociales. La plupart d'entre eux apportent des solutions à des programmes idéaux comme on le fait à l'école. Certains se perdent dans la recherche à tout prix de quelque chose de nouveau ou de surprenant.

Aujourd'hui, quand l'Allemagne a consciemment abandonné, pour des causes politiques, sa place à la tête de l'architecture moderne, on est surpris de voir un pays adopter les formes d'une architecture moderne (bien que ce changement ne soit souvent que superficiel). Et l'on peut se demander : est-il possible que l'Italie, dont le niveau culturel et économique n'est pas très élevé, dont les préoccupations sociales et politiques s'opposent aux nécessités profondes de notre époque, si elle continue ses efforts, puisse diriger dans l'avenir l'architecture moderne, tandis que l'U. R. S. S., le seul pays dont le graphique de développement montre dans chaque domaine de la vie économique une ligne montante, abandonnerait (1) la voie de la recherche et du progrès dans le domaine de l'architecture et se contenterait de copier les travaux que les petites nations d'Occident ont contrefaits dans le passé ?

TORNAI IMRE.

(1) Voir « MASSES », n° 4 et l'article de Léon Gaillard, dans le n° 11 de « MASSES ».

## Poèmes de Victor Serge

I

Je n'ai pas encore vu les déserts,  
je ne sais pas encore  
l'orgueil d'être debout aux confins de la vie  
dans les sables brûlés, en plein ciel, im-  
[passible.]

Mais j'ai vu aujourd'hui dans la ville cou-  
[tumièr]e  
un vieux visage humain  
plus morne et plus brûlé sous la peine de  
[sa vie]  
que, sans doute, là-bas  
les sables calcinés sous un ciel saharien.

Et j'ai pensé quand même à la grandeur  
[des hommes.]

II

Je n'ai pas vu un arbre dans tous les bois  
[de la montagne.]  
Je n'ai pas vu un arbre qui n'ait eu sa  
[beauté.]  
qui ne fût beau tout entier, fût-il mutilé,  
[chargé]  
de branches mortes, tailladé par la hache,  
ou ne fût-il plus  
qu'un moignon d'arbre, comme il y a dans  
[les villes tant de moignons d'hommes.]

Pourtant j'en ai vu un qui semblait n'être  
[plus qu'insulte]  
douloureuse  
à l'horizon de cimes et de neige qu'il rayait  
de son grêle squelette d'arbre mort,  
calciné par la mort.

Il était beau pourtant : et sa muette in-  
[fortune]  
immensifiait tout un lambeau de l'horizon  
humainement.

Tyrol 1924,  
Extrait de « Proletariat », décembre 1933.

Le Directeur-Gérant : LÉFEUVRE.



Imprimerie Centrale de la Bourse  
117 rue Réaumur, Paris